

POUR LA PREMIÈRE FOIS EN EUROPE

UN ART VIVANT SOVIÉTIQUE

LES manifestations d'arts plastiques en provenance de l'U.R.S.S. sont trop rares pour qu'on n'accueille pas avec intérêt l'annonce d'une exposition de « Peintres d'Union soviétique » (Galerie Peintres du monde (1)). Dans cette perspective, on se rappelle que les seuls ensembles qu'il ait été donné de voir à Paris ces dernières années ont été « la Peinture russe et soviétique » au Musée national d'Art moderne (mai-juin 1960), la section « Œuvres d'art soviétiques » à l'Exposition industrielle tenue à la Porte de Versailles en septembre 1961, ainsi que la participation des jeunes artistes délégués à la 3^e Biennale de Paris à l'automne de 1963.

En ces trois occasions, les œuvres assujetties au réalisme socialiste étaient encore largement majoritaires, mais un certain nombre étaient déjà « désengagées ». Ce n'est pas ici le lieu de revenir sur la querelle du réalisme socialiste qui a fait couler beaucoup d'encre voici douze ou quinze ans, sans que personne, semble-t-il, ait été convaincu d'un côté ou de l'autre, l'opposition apparaissant aussi irréductible qu'entre les idéologies politiques.

« Il est un peu facile, écrivait alors un peintre aussi serein que Bazaine, de condamner l'art réaliste-socialiste parce qu'on condamne la tendance politique qui le soutient, ou parce qu'on le juge uniquement sur l'extrême médiocrité de ses résultats.

« Il s'agit là d'un effort que l'on ne peut critiquer loyalement que si l'on n'a sous-estimé, au départ, ni sa sincérité, ni, dans une certaine mesure, son courage. »

Au terme de sa réflexion, Bazaine portait certes condamnation, et sévère. Et si l'on entendit quelques voix, au sein de la « tendance », exprimer des doutes sur la valeur des résultats comparés à l'ambition des théoriciens, on ne se souvient pas d'avoir trouvé des défenseurs de ces résultats parmi les opposants à l'idéologie.

Pourtant, il n'est pas absolument obligé que les beaux sentiments engendrent la mauvaise peinture (une bonne partie des âges classiques prouve le contraire). Il ne serait pas impossible de concevoir qu'un art véritablement prophétique, dynamique, inspiré, s'emparât des données de la foi socialiste pour les transmuter dans l'ordre plastique; que quelque Rubens moderne, brassant avec fougue cet immense matériau, en tirât des compositions qui fussent

vraiment de la peinture. Sans doute est-ce le souffle qui manque: nous n'avons encore rien vu d'approchant.

Rue Vivienne aujourd'hui, en tout cas, et bien que l'exposition soit placée sous le patronnage de M. Valérian Zorine, ambassadeur d'U.R.S.S., aucune *Construction de centrale hydro-*

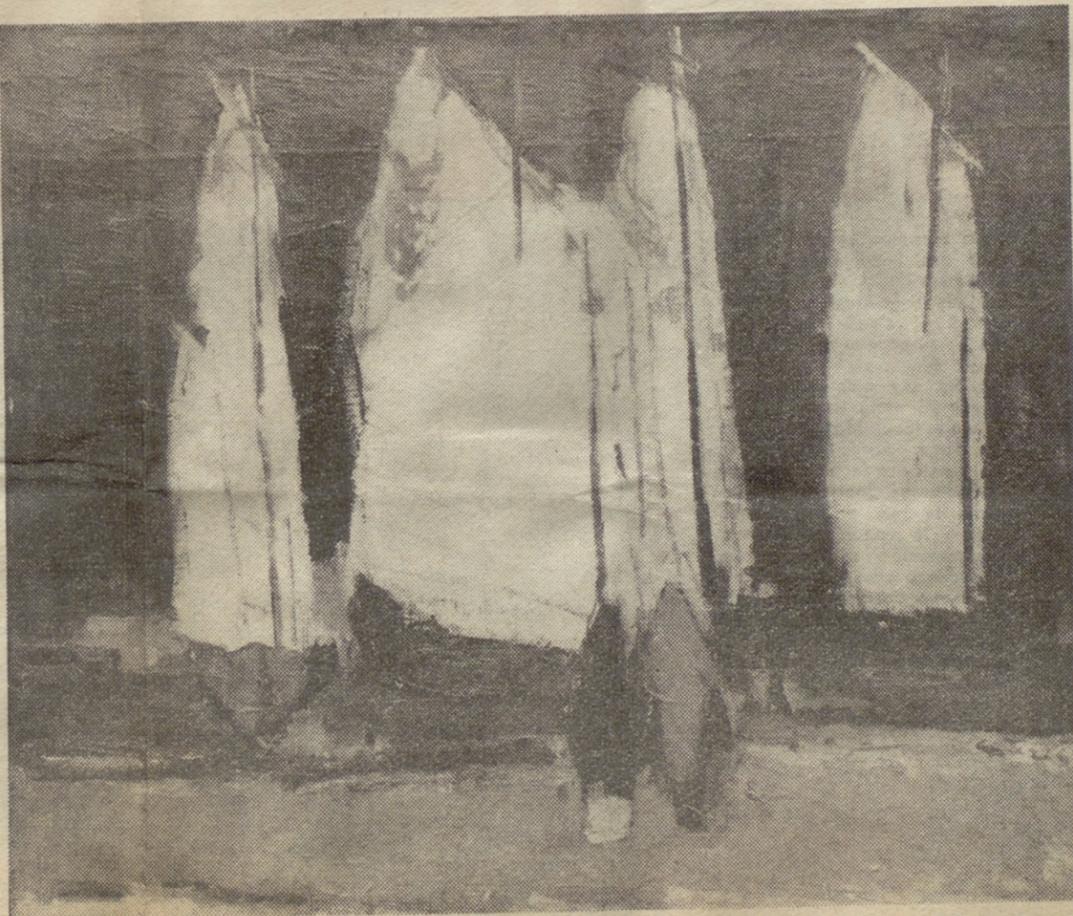
à un étranger de choisir selon son goût dans la peinture soviétique.

Les envoyés français ont eu à choisir, nous disent-ils, parmi « les quelque deux mille toiles qui nous ont été présentées dans les ateliers de peinture moscovites où nous nous sommes rendus ». Une centaine sur

proesses d'un athlète constamment entraîné. Et l'on ne doit pas s'étonner de l'impression ici ressentie, qui est de se voir ramené cinquante ans en arrière.

Les cinq ou six peintres qui se détachent du lot, en effet, évoquent curieusement les mouvements qui

CHVAJAS est un jeune Lituanien de quarante ans. Ses « Voiles blanches » témoignent d'une liberté d'inspiration et de facture inhabituelle dans l'art soviétique. Cette peinture encore timide, soumise à un certain formalisme, annonce-t-elle un dégel? Pour les organisateurs de l'exposition celle-ci est une amorce qui laisse espérer une suite.



électrique, nulle Réunion de cellule villageoise, pas le moindre portrait de kolkhozien ou de cosmonaute parmi les trente-six peintures accrochées (ce qui ne signifie pas que leurs auteurs ne soient pas aussi ceux de telles compositions). Mais des paysages, des natures mortes. Et même, sur le nombre, trois représentations d'églises de l'ancienne Russie, tous bulbes pointés vers le ciel.

Aussi bien ce choix a-t-il été exercé par MM. Georges Soria et R.-J. Moulin, en mission à Moscou, et le fait est assez nouveau pour être souligné. Naguère en effet, il n'eût pas été concevable, « parce qu'il est tout à fait certain qu'on n'eût jamais permis

deux mille (une cinquantaine d'œuvres sont exposées parallèlement au Musée de Saint-Denis), cela signifie une sélection sévère. A quoi ressemble cette sélection?

Il faut dire d'abord, avec beaucoup de précaution, qu'elle ne ressemble à rien de ce qui aurait pu être recueilli, dans des conditions équivalentes, en l'un des plus petits pays de l'Europe occidentale, mettons la Suisse ou le Luxembourg. Il faut dire, puisque c'est un fait, que plastiquement parlant, l'U.R.S.S. a été, durant un tiers de siècle, « l'homme malade » de l'Europe. Malade de réclusion, d'isolement, de « dogmatisme ». On ne peut attendre d'un reclus les

avaient cours en Europe centrale vers 1910. Le paysage de Tcheponis (Lituanien, né en 1926), avec ses murs orangés, ses arbres bleus, traités par larges masses, est proche de quelque Schmidt-Rottluff. C'est à Jawslensky, au Kandinsky de 1909, que se rattachent Chvajas (Lituanien, né en 1925), Darii (né en 1932), Gladkikh (né en 1926), avec leurs bleus, leurs violets, leurs verts sombres et sourds, opposés à de brèves violences de tons chauds. Katinas (né en 1907) s'apparenterait plutôt à Kokoschka, ou à Soutine. L'envoi de Sarian, le doyen (né en 1880), n'est guère probant. On peut être sensible à la naïveté, ou à la fraîcheur, de Goltsov (né en 1925), de

(1) 43, rue Vivienne.